

Encore un prologue « oublié » d'Alejo Venegas : édition annotée de son prologue à Las obras espirituales de Seraphino de Fermo (1552)

A L'OCCASION D'UN HOMMAGE rendu au Professeur Jean BÉLORGEY¹, nous nous sommes intéressé, il y a peu, à un ensemble de prologues rédigés par un moraliste tolédan, Alejo Venegas, et avons proposé une édition annotée de l'un d'eux, qui n'avait jamais été republié à notre connaissance depuis 1546 : il s'agissait pour nous de remettre en circulation un texte presque oublié (sauf de certains spécialistes, bien sûr), révélateur non seulement des connaissances immenses et de la culture étendue d'un lettré du XVI^e siècle, mais aussi de ses préoccupations littéraires, philosophiques et religieuses². C'est ce même souci qui nous conduit aujourd'hui à nous pencher sur un autre texte de ce corpus, texte « oublié » lui aussi depuis plus de 450 ans, le prologue d'Alejo Venegas à *Las obras espirituales* de Seraphino de Fermo³ dont nous proposons ici une édition annotée, précédée de quelques indications sur la vie et l'œuvre de son auteur.

1. Quelques indications biobibliographiques sur Alejo Venegas⁴

- 1 *Hommage à Jean BÉLORGEY. Paroles et cultures*, Publication de l'équipe des hispanistes de l'Université de Cergy-Pontoise, 1999, 239 p.
- 2 Marc Zuili, « Alejo Venegas, auteur de prologues : édition annotée de son *Prólogo al lector* dans les *Obras que a hecho, glosado y traduzido Francisco Cervantes de Salazar (1546)* », *Hommage à Jean BÉLORGEY. Paroles et cultures*, op. cit., p. 17-35.
- 3 Cet ouvrage a connu deux éditions au XVI^e siècle : Seraphino de Fermo, *Las obras espirituales*, Salamanca, Juan de Junta, 1552 puis Salamanca, Juan de Canoua, 1554.
- 4 Nous ne proposons ici que quelques brèves indications sur la vie et l'œuvre d'Alejo Venegas, qui ont déjà fait l'objet d'études plus approfondies parmi lesquelles nous citerons : Ildefonso Adeva Martín, *El*

C'est en 1498 ou 1499⁵ qu'Alejo Venegas est né, non loin de la ville de Tolède, vraisemblablement dans un bourg nommé Camarena et c'est à Tolède même qu'il mourut en août 1562. Fils Juan Venegas et d'Inés de Busto, il fut très attaché à la *Ciudad imperial* où il vécut de nombreuses années, auprès de sa femme, Marina Quijada, et de ses sept enfants (cinq garçons et deux filles).

Après des études menées à l'école du chapitre de la cathédrale de Tolède, le jeune Alejo poursuivit sa formation au colegio de San Catalina. Il fut le disciple du *Maestro* Alonso Cedillo puis enseigna à son tour à Alcalá de Henares, à l'université de Tolède et enfin, à partir de 1544 et jusqu'en 1560, à l'*Escuela de gramática* de Madrid.

Parallèlement à ses activités d'enseignement, Alejo Venegas fut un auteur réputé : grâce au soutien financier et à la protection de plusieurs mécènes (parmi lesquels nous citerons l'humaniste Juan de Vergara, don Diego Hurtado de Mendoza, comte de Mélito ou encore Pedro de Campo, doyen de la faculté de théologie de Tolède et évêque d'Utique), il lui fut possible de publier plusieurs ouvrages qui remportèrent un vif succès. Le premier de ces ouvrages fut un *Tractado de ortographía* (édition *princeps* : Toledo, Lázaro Salvago Ginovés, 1531). Il fut suivi de la *Agonía del tránsito de la muerte* (édition *princeps* : Toledo, Juan de Ayala, 1537), ouvrage qui s'apparente aux *artes moriendi* de la fin du XV^e siècle, mais qui en renouvelle totalement l'approche⁶ : ce livre, considéré comme « un chef-d'œuvre de la littérature ascétique du temps »⁷ eut un si grand retentissement qu'il ne connut pas moins de onze éditions successives au cours du seul XVI^e siècle. Alejo Venegas publia aussi la *Primera parte de las diferencias de libros que ay en el universo* (édition *princeps* : Toledo, Juan de Ayala, 1540), ouvrage qui fut imprimé cinq fois durant la même période.

Outre ces ouvrages majeurs, Alejo Venegas écrivit aussi un commentaire en 48 folios non numérotés intitulé *In uelleris aurei locos obscuriores breuis enucleatio* qui éclaire le contenu de *De militia principis burgundi*, ouvrage d'Alvar Gómez de Ciudad Real et qui lui fait suite sous une même reliure (Toleti, Ioannis de Aiala, 1540), une édition commentée en latin,

maestro Alejo Venegas de Busto, su vida y sus obras, Toledo, IPIET, 1987 et Marc Zuili, « Algunas observaciones acerca de un moralista toledano del siglo XVI : Alejo Venegas de Busto », *Criticón*, Toulouse, PUM, n° 65, 1995, pp.17-29.

5 Malgré de nombreuses recherches, il nous a été impossible de trouver l'acte de naissance d'Alejo Venegas. Les deux dates que nous proposons proviennent de deux affirmations de notre auteur qui déclare, en octobre 1538 « ser de edad de 39 o 40 años », puis en 1559 avoir « sesenta y un años poco más o menos ». Pour plus de détails sur cette question, voir : Alejo Venegas, *Agonía del tránsito de la muerte* suivi de *Breve declaración de las sentencias que en el libro de la muerte se hallan*, édition critique avec introduction et notes par Marc Zuili, préface de Jacqueline Ferreras, Paris L'Harmattan, 2001, collection « Recherches et documents / Espagne », p. XIII.

6 À propos des ouvrages de préparation à la mort et de leur évolution du XV^e siècle à la fin l'époque baroque, on pourra consulter : Marc Zuili, « Des *artes moriendi* de la fin du Moyen Âge aux ouvrages baroques de préparation à la 'bonne mort' : évolution et mutation d'un genre traditionnel en Espagne », *Actes du colloque « L'émergence de genre nouveaux dans les sociétés européennes aux XVI^e et XVII^e siècles » (novembre 1999), organisé par le groupe de recherche « XVI^e et XVII^e siècles en Europe » de l'Université de Nancy II*, in : *Europe XVI-XVII : Genre et société*, T. I, Université de Nancy II, 2001, pp. 167-180.

7 Nous empruntons ce jugement élogieux à : Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, *Charles Quint*, Paris, Fayard, 2000, p. 789, note 10.

destinée à un public scolaire, de l'œuvre de Pedro Papeo intitulée *Samarites comædia de Samaritano Euangelico* (Toleti, Johannes ab Ayala, 1542) et un *Tractado y plática de la ciudad de Toledo a sus vezinos affligidos* (publication posthume faisant partie d'une compilation réalisée par Rodrigo de Yepes, *Historia de la muerte y glorioso martirio del sancto inocente que llaman de la Guarda*, Madrid, Iuan Yñiguez de Lequerica, 1583)⁸.

Alejo Venegas exerça aussi les fonctions de « visitador de libros » pour le compte de l'Inquisition et plusieurs *censuras o aprobaciones* qu'il a rédigées nous sont parvenues : c'est lui qui autorisa la publication de *Los colloquios satíricos* d'Antonio de Torquemada (Mondoñedo, Agustín de Paz, 1553), de *Los Triumphos* de Pétrarque (traduit de l'italien par Hernando de Hozes, Medina del Campo, Guillermo de Millis, 1554), de *Rissa y planto de Demócrito y Heráclito* d'Antonio Fregoso (traduit de l'italien par Alonso Lobera, Valladolid, Sebastián Martínez, 1554), du *Libro de cuenta* de Juan Pérez de Moya (Toledo, Juan Ferrer, 1554), ou encore de *Verae Brevesque Grammaticae Latinae Institutiones* (Lugduni, apud haredes Seb. Gryphii, 1562) de Francisco Sánchez de las Brozas, connu aussi sous le nom de « el Brocense ».

Enfin, parmi les prologues dus à sa plume, outre celui que nous avons déjà indiqué (cf. *supra*, note 2), nous avons aussi recensé ceux qui figurent en tête des ouvrages suivants : Alvar Gómez de Ciudad Real, *Proverbia Salomonis* (Compluti, apud Michaellem de Erguía, 1536), Alvar Gómez de Ciudad Real, *Septem Elegiae in septem poenitentiae psalmos* (Toledo, Juan de Ayala, 1538), Alvar Gómez de Ciudad Real, *Theológica descripción de los misterios sagrados* (Toledo, Juan de Ayala, 1541), Benito Villa, *Harpa de David* (Burgos, Juan de Junta, 1548), Pedro Mexía, *Muestra de la pena y gloria perpetua con que se alcanza la bienaventuranza* (Toledo, Juan de Ayala, 1550), Seraphino de Fermo, *Las obras espirituales* (traduit de l'italien par Buenaventura de Morales, Salamanca, Juan de Junta, 1552), León Battista Alberti, *El Momo* (traduit de l'italien par Agustín de Almazán, Alcalá de Henares, Joan de Mey Flandro, 1553) et Juan Pérez de Moya, *Aritmética práctica y especulativa* (Salamanca, Matías Gast, 1562).

Comme nous l'avons dit, c'est le prologue à *Las obras espirituales* de Seraphino de Fermo que nous avons choisi d'éditer ci-après, non seulement parce qu'il révèle le grand talent littéraire et l'immense culture d'Alejo Venegas, mais aussi parce qu'il contient une apologie du castillan, fort intéressante à analyser.

2. Édition annotée du prologue d'Alejo Venegas à *Las obras espirituales* de Seraphino de Fermo (Salamanca, Juan de Junta, 1552)⁹

8 Ce texte est en train de faire l'objet par nos soins d'une édition critique à paraître dans la revue *Anales Toledanos*.

9 Notre transcription respecte scrupuleusement l'orthographe du texte d'origine. Cependant, l'emploi des majuscules, trop souvent anarchique, a été rendu conforme à l'usage moderne, l'accentuation, inexistante, a été remise pour toutes les catégories de mots (substantifs, pronoms, formes verbales, etc.), la ponctuation, absente ou défectueuse, a été rétablie, la jonction et la séparation des mots, parfois aberrantes, ont été rectifiées et adaptées à l'usage actuel. Il nous a aussi paru indispensable de maintenir la pagination de la

[sign. * VII r^o] **El maestro Alexio Venegas al benéuolo y pío lector**

Si es verdad, benéuolo y pío lector, lo que suena el prouerbio latino, que el vino vendible no tiene necesidad de yedra¹⁰ que combide a los compradores, parece que es por demás el officio del que presume dar noticia de las obras que, por la celebridad de su auctor, son más conocidas y estimadas que por la aprobación y pregón de otro qualquiera lo pueden ser. Pues, sería lo que dize un prouerbio castellano, « llevar leña al monte »¹¹, que es lo que dize otro griego: « llevar lechuzas a Athenas »¹². Por donde, si yo quisiesse dar cuenta al lector que va de camino del auctor de las presentes obras, sería offuscar con mi aprobación no demandada, ni requerida, la claridad del nombre de don Seraphino de Fermo, del qual, por mucho que yo procurasse desplegar las velas de la suelta eloquencia, quedaría harto más por dezir que dixesse en alabanza de sus sanctas costumbres y de sus raras letras. Por esto, y porque confío que la lición de obras en su género tan excelentes, como él escriuió en italiano, y agora se nos dan en castellano, romperá la pausa de mi silencio, quanto a este artículo, hago raya¹³, porque me quede un poco de tiempo para darte alguna cuenta del intérprete, por cuya industria y trabajo se comunica tan excelente y verdadero thesoro a los hombres de nuestra España. Es pues el que tan sancta y prouechosa doctrina passó de lengua estrangera en la de su nación el licenciado Buenaventura de Morales, nacido en la || [sign. * VII v^o] ciudad de Logroño, aunque su propria naturaleza es de la ciudad de Córdoba, el qual aunque es tan señalado en todo género de letras humanas, assí griegas como latinas, que ha siempre professado, y tan insigne poeta latino y castellano, quanto sus obras varias que ha escripto lo muestran, y lo saben quantos le tractan y le conocen, paréceme que no cumpliría con lo que deuo a mis naturales de España si no dixesse algún poco de lo mucho que dél por muchas y largas experiencias he conocido, y esto a fin que los que leyeren estas obras entiendan que es tal el intérprete dellas, que no menos auctoridad tiene para ser auctor dellas, que para sacallas de lengua italiana en la suya castellana, porque dexado aparte que el trabajo de bien interpretar en alguna manera es más que el componer de nueuo, según parece en las dificultades que acerca de la buena interpretación escriuió Marco Tullio y experimentó san Hierónimo¹⁴, por cierto que digo verdad que yo no he visto en España

publication originale en insérant dans le corps de notre transcription le signe || suivi, entre crochets, de la signature des pages concernées, aucune mention de foliotage ne figurant sur ces dernières. Signalons enfin que nous avons employé dans les notes ci-après les abréviations suivantes :

Aut. : *Diccionario de Autoridades*, 1726-1739 (Real Academia Española), reproduction en fac-similé, 3 vol., Madrid, Gredos, 1990.

Cov. : Sebastián de Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana o española*, edición de Martín de Riquer, Barcelona, Editorial Alta Fulla, 1993.

10 *yedra* (ou *hiedra*) : « La segunda cava que se da a las viñas » (*Aut.*).

11 *Llevar leña al monte* : « Es dar poco al que tiene de aquella especie mucho » (*Cov.*).

12 *Llevar lechuzas a Athenas* : « Proverbio griego, quando uno lleva mercadería a parte donde ay abundancia della, porque dizen avía en aquel lugar abundancia destas aves nocturnas » (*Cov.*).

13 *hacer raya* : « Aventajarse, esmerarse o sobresalir en alguna cosa » (*Aut.*).

14 Saint Jérôme, après avoir traduit Origène et la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée, fut chargé par le pape Damase de traduire en latin la Bible, jusqu'alors accessible sous sa version grecque, dite des Septante : c'est cette traduction de saint Jérôme qui est connue sous le nom de la Vulgate. Alejo Venegas souligne ici

hombre que de su edad aya leydo tanto en tantas lenguas, latina, griega, toscana y francesa, como nuestro intérprete que en ellas tan por entero se ha exercitado y señalado, y no piense nadie que por esto ha dexado de emplearse en alguna facultad principal, porque allende de ser graduado en la sagrada theología, como todos saben, es tan estudioso en ella y tan leydo en las sanctas escripturas y en los sagrados doctores, quanto le podrá ver quien con él tractare y quien leyere la apología que hizo sobre estas obras de don Seraphino¹⁵. Dexo de dezir la biueza grande de su ingenio, la estraña entereza de su juyzio, para conocer las vanidades, engaños y necesidades deste mundo, la libertad de su áni-|| [sign. * VIII r^o] mo, para menospreciar todo lo que es vano y ageno de virtud, y solamente quiero dezir que es tan obseruante de la synceridad euangélica que es exemplo y edificación a los que con él christianamente tractan. De manera que puede bien dezir con el propheta¹⁶: « Super senes intellexi, quia mandata tuaque siui »¹⁷. De lo qual todo porque sus obras dan y darán testimonio, no quiero yo con mis alabanças menoscabar la varia erudición y dotes de ánimo que en él por experiencia conozco, porque no piense el lector que no auría más en él que alabar de lo que yo aquí pudiesse mostrar, pues luego podría prender la escasseza de mi testimonio con la prueua de su experiencia, la qual tendría él tan a la mano para sentir lo que digo, quan poca facultad tengo yo para dezir lo que siento. Dexando pues esto para su tiempo, quédame de redarguyr¹⁸ una hurañeza¹⁹ tan agra²⁰ que nunca madura, conviene a saber el homezillo²¹ que nuestros españoles tienen a su lengua materna, como si fuesse acanalada de la sentina de Babylonia²², o no fuesse capaz de qualquiera doctrina o eloquencia, como las otras lenguas²³. Aquí quisiera yo, discreto lector, un poco de tiempo para estender la

combien la tâche du traducteur est complexe. À propos de la théorie de la traduction, on pourra consulter les ouvrages suivants : Jean-Claude Chevalier, Marie-France Delport, *Problèmes linguistiques de la traduction, l'horlogerie de saint Jérôme*, Paris, L'Harmattan, 1995 ; Valentín García Yebra, *Traducción : historia y teoría*, Madrid, Gredos, 1994 ; Jean-René Ladmiraal, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1994.

- 15 Dans l'édition de *Las obras espirituales* de 1554, *op. cit.*, se trouve ajoutée ici la phrase suivante, qui loue encore plus les connaissances et mérites du traducteur, Buenaventura de Morales : « Y porque no más te espantes, amigo lector, es graduado también en medicina, muy docto en ella, dexado aparte que en conocimiento de yervas y otras cosas naturales no ay quien le sobrepuje, y pocos que le igualen en nuestra España ».
- 16 Celui qu'Alejo Venegas désigne ainsi n'est autre que le roi David, poète et prophète à qui l'on doit le Livre des Psaumes.
- 17 Cette citation correspond au psaume 118, verset 100 : « Más que los viejos he entendido / porque he guardado tus mandamientos » (Bible, Livre des Psaumes).
- 18 *redarguyr* : « Convertir el argumento o razón contra el que le hace, valiéndose de sus mismas proposiciones y términos, y convencerle » (*Aut.*).
- 19 *hurañeza* : ce substantif, qui n'est attesté ni sans Cov. ni dans *Aut.*, découle sans nul doute de *huraño* : « Esquivo, recatado, que se rezela de todos » (*Aut.*).
- 20 *agro, a* : « Lo mismo que agrio ... es voz de poco uso » (*Aut.*).
- 21 *homezillo* : « Enemistad, odio, aborrecimiento de muerte, riña y contienda » (*Aut.*).
- 22 Alejo Venegas utilise ici une image saisissante et puissante pour montrer à quel point ses contemporains méprisent leur propre langue maternelle : cette façon de qualifier la langue espagnole associe habilement le terme *sentina*, qui évoque « lo hondo de la nave ... a donde acuden todas las inmundicias del navío » (Cov.), c'est-à-dire une immonde rigole, et la ville de Babylone, réputée pour son vice et ses péchés.
- 23 Cette phrase introduit un long passage dans lequel Alejo Venegas défend âprement l'usage de l'espagnol aux dépens du latin. Cette attitude n'est pas nouvelle chez notre auteur, qui fut, dans ce domaine, un précurseur (il avait déjà tenu un discours semblable neuf ans auparavant dans la *Breve declaración de las*

pluma porque yo mostrara no ser nuestra lengua castellana menos noble de su yo que las otras, para que no se le pueda encomendar qualquier género de letras como a las otras. Mas mientras mis grandes y varias ocupaciones me dan más espacio, para ser más largo en materia tan ancha, quiero me contentar por agora con dezir que pues el romance es lengua romana, y la lengua romana fue siempre la celebrada en el mundo por razón del imperio, no sé yo que razón ay que suffra que el romanense se desdeñe del romance roma- || [sign. * VIII v^o] no, especialmente que si alguna lengua ouiesse de preceder, por más digna, auía de ser la griega, archiuo uniuersal de las letras humanas, y en buena parte de las diuinas. Y esta no es parte para derriballa de su excelencia, como lo prueua muy bien Marco Tullio en el libro primero *De finibus bonorum et malorum*²⁴. Luego ninguna otra deue tener competencia con ella. Pues que el romance sea la lengua romana, parece claramente por lo que escriue Sexto Pompeyo en el libro tercero, hablando de los Corinthienses, donde dize que los romanos que negociauan en las prouincias fuera de Italia se dezían romanenses, y como el vulgo sea muy amigo de acortar syllabas en los nombres largos, por dezir romanense dixeron romanse, y de ay²⁵ por la afinidad de las letras se dixo romance, que es la lengua romana que se vsó en nuestra España, dende que Sertorio fundó la uniuersidad de Huesca en Aragón, donde mandó que se aprendiesse la lengua romana, como lo escriue Plutarcho en su vida²⁶. Y dexado esto aparte, pues Cicerón y Demosthenes, padres de

palabras oscuras que en el libro de la muerte se hallan, Toledo, Juan de Ayala, 1543). Cette apologie des langues nationales était déjà apparue en Italie (songeons à Pietro Bembo et à son ouvrage de 1525 intitulé *Prose della volgar lingua*) ainsi qu'en France (la *Défense et illustration de la langue française* de Du Bellay date de 1549). Sur cette question, pour ce qui est de l'Espagne, on pourra consulter d'une part l'anthologie de José Francisco Pastor, *Las apologías de la lengua castellana en el Siglo de Oro*, Madrid, Los clásicos olvidados, 1929, d'autre part la partie intitulée « Défense et illustration du castillan » in Jacqueline Ferreras, *Les dialogues espagnols du xv^e siècle ou l'expression d'une nouvelle conscience littéraire*, Paris, Didier Érudition, 1985, pp. 700-718, et enfin notre article déjà cité (*supra*, note 2) : Marc Zuili, « Alejo Venegas, auteur de prologues : édition annotée de son *Prólogo al lector* dans les *Obras que a hecho, glosado y traduzido Francisco Cervantes de Salazar* (1546) », p. 33-34, note 57.

24 Alejo Venegas fait allusion dans cette phrase aux premières lignes du *De finibus bonorum et malorum* (*Des termes extrêmes des biens et des maux*) de Cicéron. C'est ce passage que nous transcrivons ici : « Je n'ignorais pas, Brutus, qu'en confiant aux lettres latines des sujets qu'avaient traités en grec des philosophes d'un très grand génie et d'une science profonde, j'allais m'exposer, avec le présent travail, à des critiques de plus d'une sorte. Certaines personnes, qui d'ailleurs ne sont pas complètement dénuées d'instruction, ne peuvent absolument pas souffrir qu'il soit fait ce que voici, de la philosophie [...] Il en viendra d'autres encore, savantes celles-là dans les lettres grecques et dédaigneuses des latines, qui diront qu'elles préfèrent, travail pour travail, lire les textes grecs. » (Cicéron, *Des termes extrêmes des biens et des maux*, éd. de Jules Martha et Carlos Lévy, Paris, Les Belles Lettres, 1990, p. 6).

25 *ay* : correspond à notre actuel « allí ».

26 Évocation de Sertorius, général romain (v. 123 av. J.-C - v. 72 av. J.-C.) qui organisa en Espagne à Osca (aujourd'hui Huesca) un simulacre de république romaine (sénat, consuls, etc.). Alejo Venegas renvoie ici à *La Vie de Sertorius*, ouvrage de Plutarque dans lequel se trouvent les précisions suivantes : « Il [Sertorius] choisit dans les divers peuples les fils des plus nobles familles, les rassembla à Osca, ville importante, et leur donna des maîtres pour les instruire dans les lettres grecques et romaines. C'étaient, en fait, des otages, mais, apparemment, il les éduquait pour les faire participer, quand ils seraient devenus des hommes, à l'administration et au gouvernement. Les pères éprouvaient un merveilleux plaisir à voir leurs enfants, vêtus de robes prétextes, fréquenter les écoles avec une très bonne tenue et Sertorius se charger des frais de leur instruction, leur faire passer souvent des examens, distribuer des récompenses à ceux qui les méritaient et leur donner ces ornements d'or que les romains appellent bulles » (Plutarque, *Vies*, t. VIII, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1973 ; p. 27). Les lignes qui précèdent sont une reprise pure et simple de ce qu'Alejo Venegas avait déjà écrit en 1543 dans la *Breve declaración de las palabras oscuras que en el libro de la muerte se hallan*, *op. cit.* : « Con mucha razón

la elocuencia, y todos los otros célebres escritores, assí griegos como latinos, no se desdeñaron de escreuir en su propria lengua, que entonces era común a todos, sabios e ignorantes, chicos y grandes, mugeres y hombres, ¿por qué se desdeñara el español de enriquecer su lengua española como de aquellos los griegos enriquecieron la griega y los romanos la romana? Lo qual han considerado bien los italianos, que con no ser su lengua mejor que la nuestra, la han enriquecido tanto con escreuir en ella los doctos de nuestro tiempo, assí en prosa como en verso, que ha venido a ser, después || [sign. ✠ I rº] de la griega y latina, la más preciada de todas. Lo qual, si los doctos de nuestra España hiziessen en su lengua, harían dos grandes bienes, el uno que enriquecerían su lengua, y el otro que darían ocasión a que no se ocupassen los españoles en leer libros necios y mentirosos, de los quales ay tanto número en España que no puedo dexar de estar muy marauillado cómo los consienten los que tienen cargo de la gouernación, pues miran en otras cosas no tan importantes. Mas esto no sería tan intolerable si muchos destes libros que andan muy entre manos no fuessen sermonarios del diablo, donde predica a solas, aun a las cerradas donzellas, y enseña el mal a los que no lo saben²⁷. Mas, tornando a mi propósito, digo que aunque lo que auemos dicho no socorriera a la lengua española, castellana o latina (que todo es uno)²⁸, bastará saber que es capaz de las loas de Dios, pues dize el apóstol²⁹ en el ca[pítulo] XIII de la epístola que escriuió a los romanos que toda lengua deue confessar las grandezas de Dios³⁰. Bien miró todo esto nuestro intérprete, pues pudiendo escreuir en lengua

reprehende Marco Tullio (Lib. 1 *De finibus*) [...] a los romanos, porque menospreciaban su propia lengua latina y no querían leer libro que no fuese escrito en la griega, como si tanto fuera mayor la ciencia cuanto menos se entendiera la lengua en que se encerraba. Este vicio de menospreciar la propia lengua se extendió tanto casi por todo el mundo, que hasta hoy queda arraigado en la opinión de muchos vulgares. Mas los prudentes, que miran la cosa de dentro, hallan ser verdad lo que en otro lugar escribió el mismo Marco Tullio (Cic., lib. 5 *Tus.*), que debajo de capa vieja muchas veces habita la sapiencia. Es lo mismo que dice el refrán: Debajo del sayal hay al. Por lo cual, pues nuestra lengua castellana es derivada de la lengua romana, de la cual tomó nombre de romance, no es razón que se desprecie, pues la fuente romana donde elle salió fue tan estimada que porque se extendiese por todo el mundo hizo un decreto el Senado romano que no oyesen a los embajadores que fuesen a Roma si no explicasen su embajada en latín. Y a esta causa, Sertorio, capitán romano que fue setenta años antes del advenimiento de Nuestro Redentor, estatuyó que se leyese la lengua latina en la ciudad de Huesca de Aragón, y dejó renta para que a manera de colegiales diesen a comer a los hijos de los nobles de España, como lo escribe Plutarco en su *Vida*. De manera que no es otra la lengua castellana que la latina, si no fuera dejarretada de su natural proporción por las gentes bárbaras que después vinieron a España, las cuales así como asolaron las poblaciones antiguas, así no perdonaron a la virginidad de la lengua sin que con su babilónica barbarería la corrompiesen ».

- 27 Ce passage est une allusion directe aux ouvrages qu'Alejo Venegas méprise et rejette totalement, en particulier les romans de chevalerie. On trouve ici un écho direct de ce que notre moraliste écrivait déjà six ans auparavant dans son *Prólogo al lector* qui figure en tête des *Obras que a hecho, glosado y traduzido Francisco Cervantes de Salazar* (Alcalá de Henares, Juan de Brocar, 1546) dans lequel il évoque « los libros de vanidades enuroladas, que con mayor verdad se diría sermonarios de Sathanás que blasones de cauallerías, porque vemos que veda el padre a la hija, que no le venga y le vaya la vieja con sus mensajes, y por otra parte es tan mal recatado que no le veda que leyendo Amadises y Esplandianes con todos los de su vando le esté predicando el diablo a sus solas, que allí aprende las celadas de las ponçoñas secretas, demás del hábito que haze en pensamientos de sensualidad, que assí la hazen saltar de su quietud, como el fuego a la pólvora » (Marc Zuili, « Alejo Venegas, auteur de prologues... », art. cit., p. 20).
- 28 Alejo Venegas, afin de donner à l'espagnol la même dignité que le latin, en arrive ici à assimiler trop abusivement ces deux langues : il s'agit là d'une pratique qui était très courante à l'époque.
- 29 Il s'agit, bien sûr, de saint Paul.
- 30 Alejo Venegas nous renvoie ici à l'épître aux Romains, chapitre 14, verset 11 : « Porque escrito está: Vivo yo, dice el Señor, que a mí se doblará toda rodilla, y toda lengua confesará a Dios ».

Marc Zuili

latina, donde pudiera ganar más honra, quiso más escreuir en la suya castellana, aunque no gane ninguna, porque solamente tuuo cuenta con honrar a Dios, en lo qual consiste la verdadera honra, y con aprouechar a sus españoles que tienen desseo de aprouechar en el estrecho camino de la vida espiritual, los quales, si destas obras y de su marauillosa doctrina se quisieren verdaderamente aprouechar, presto vernán³¹ a conocer claramente quanto bien les fue descubierto y comunicado por medio de nuestro intérprete, y principalmente por la misericordia de Dios, al qual sea gloria por todos los siglos de los siglos. Amén. — El maestro Alexio Venegas.

Marc ZUILLI
Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines

31 *vernán* : forme ancienne du futur « vendrán ».